Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 1 (1879)
Heft: 10

Artikel: Le royaume du Mouata Yamvo
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-131334

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

3° une ligne qui, partant de Médine, passant à Bafoulabé et par ou près de Fongalla, aboutirait au Niger entre Bourakou et Dina.

D'après l'article 3 du projet de loi, le ministre de la marine serait autorisé à entreprendre les études et travaux préparatoires de Médine à un point de la ligne de Dakar à Saint-Louis, et les travaux de construction de celle de Médine au Niger, en même temps que les travaux d'amélioration provisoire du lit du Sénégal, de Podor à Médine, et d'établissement de six postes fortifiés entre Médine et le Niger. Un crédit extraordinaire de 9 millions est demandé à cet effet. Les travaux de la ligne du Niger au Sénégal seraient commencés cette année.

Encore un mot du Maroc pour compléter notre revue mensuelle.

Comme le faisait pressentir le discours de M. Canovas del Castillo, rapporté dans notre dernière numéro, le gouvernement de Madrid n'a pas voulu résoudre seul la question marocaine. Il a fait appel aux gouvernements de France, d'Allemagne, d'Italie, de Belgique, de Portugal, des États-Unis et d'Angleterre, les invitant à une conférence internationale à Madrid, en mai ou en juin au plus tard, pour fixer, de concert avec les envoyés marocains, les règles futures du droit de protection des puissances étrangères sur les juifs et autres sujets du sultan. Les puissances ont accepté l'invitation, et l'on doit espérer que leurs représentants à la conférence trouveront le moyen de résoudre, d'une manière satisfaisante, le problème épineux qui leur sera soumis.

LE ROYAUME DU MOUATA YAMVO

Le choix fait par l'Association africaine allemande de Moussoumba, résidence du Mouata Yamvo, — au centre de l'Afrique, à l'est de Saint-Paul de Loanda, — pour y fonder une station hospitalière, et l'intention d'y envoyer de nouveau le Dr mecklembourgeois Pogge, donnent un intérêt d'actualité à la publication du Journal de cet explorateur[1], le premier Européen qui l'ait visitée. Quoique traversés à l'ouest par Livingstone et par Magyar, et au sud-est par Cameron, les états de ce souverain demeuraient enveloppés d'un profond mystère, que le savant allemand a réussi à dévoiler grâce à un séjour de plusieurs mois dans la capitale, du 9 décembre 1875 au 17 avril 1876. Amateur de chasse et de collec-

[1] *Im Reiche des Muata Yamvo*, avec illustrations et une carte du Dr Kiepert. Berlin, 1880, in-8°, 246 p. Verlag von Dietrich Reimer.

tions, s'il n'a pas pu faire d'observations précises, pour lesquelles instruments lui manquaient, il n'a pas moins recueilli un grand nombre d'informations, propres à faire connaître cette partie encore ignorée du continent et à être utiles aux voyageurs qui s'y rendront après lui. Nous le suivrons seulement à partir de Kimboundou, point extrême des opérations commerciales des Européens, où les caravanes de l'intérieur se rencontrent avec celles de la côte ; c'est la première localité importante du royaume du Mouata Yamvo.

La région qui s'étend jusqu'à Moussoumba est généralement montagneuse, coupée d'une infinité de ruisseaux, de torrents, de rivières, affluents du Cassaï, dont les plus importantes sont, sur la rive gauche, le Quicapa, le Louachimo, le Quimboué, et sur la rive droite le Louloua, qui, dans le voisinage de Kadinga, a de 200 à 250 pas de large ; le Cassaï lui-même à Difounda, lieu du passage, en a 350. Tous ces cours d'eau ralentirent considérablement la marche de la caravane, dont les porteurs ne demandaient déjà qu'à s'arrêter le plus souvent possible. Elle fut en outre rendue difficile par le fait que les pluies commencèrent aussitôt après le départ de Kimboundou vers la fin de septembre, et qu'elles durèrent jusqu'à la fin de décembre ; aussi les bords des rivières, d'ordinaire sorties de leur lit, sont-ils souvent marécageux ; et les bœufs qui servaient de monture au docteur, à Chico, son guide, à Germano et à Ebo, ses interprètes s'y enfonçaient tellement, que ce n'était qu'au prix de peines inouïes que l'on réussissait à les en tirer. Mais la beauté et la salubrité du pays, ses curiosités, les attraits de tout genre qu'il offre au collectionneur et au chasseur, l'aident à prendre son parti de ces difficultés. Tantôt c'est la forêt vierge avec ses profondeurs et ses lianes sur lesquelles se balancent des perroquets aux couleurs variées ; tantôt des obélisques de boue de 16 pieds à la base, et de 8 à 10 pieds de hauteur, construits par des termites ; ou bien encore des onagres, des buffles, des éléphants qui captivent l'attention du voyageur. Parfois il s'éloigne du campement et de la caravane pour se procurer le plaisir de la chasse, il s'égare, l'Européen, même à l'aide de la boussole, éprouvant la plus grande difficulté à s'orienter dans ces régions boisées, tandis que les nègres, avec leur instinct des localités, ne sont jamais dans l'embarras.

Les caravanes d'esclaves allant vers l'ouest augmentent à mesure qu'on avance vers l'intérieur, et le premier témoignage que Pogge reçoit de la bienveillance du Mouata Yamvo, est le don d'un jeune garçon de 8 ans et d'une petite fille, en même temps que la première dignitaire de

l'empire lui envoie une jeune esclave. En faisant annoncer par Germano son arrivée au roi, le docteur avait cependant eu soin de lui faire savoir qu'il venait le visiter comme chasseur et non point comme trafiquant d'esclaves ou d'ivoire. Il n'en fut pas moins obligé, bien malgré lui, mais pour ne pas irriter la susceptibilité d'un monarque ombrageux, de mettre aux fers les deux enfants et l'esclave que lui avaient amenés les envoyés du roi avant son entrée à Moussoumba.

En passant à Kabébé il remarqua les traces du campement clos (*kipanga*) du précédent Mouata Yamvo, visité par Graça. Enfin, après avoir encore traversé une épaisse forêt et gravi une pente assez raide, la caravane arriva sur un plateau s'étendant à perte de vue vers le nord, région de collines en forme de vagues, séparées les unes des autres par des ruisseaux qui se subdivisent dans toutes les directions, et qui, en certains endroits ont creusé des gorges petites ou grandes, tantôt maigrement boisées, tantôt couvertes de forêts épaisses d'où s'élèvent par place des arbres gigantesques.

Une marche de trois quarts d'heure sur ce plateau conduit à Moussoumba. Avant d'en atteindre les premières huttes, les porteurs ont formé une longue file qui passe devant les cabanes en chantant en chœur, et bientôt des masses de nègres curieux se pressent sur le passage du docteur, pour lui souhaiter la bienvenue par des battements de mains, des cris, des sifflements qui n'en finissent pas.

A peine est-il installé dans son habitation, qu'on lui annonce la visite d'un fils du Mouata Yamvo avec sa femme. Le prince, artistement coiffé, portait un vêtement descendant des hanches à la cheville (*fazenda*); des colliers de perles, de petites cornes d'antilopes ornaient son cou; des boucles de cuivre et de fer entouraient ses jambes et ses poignets. La princesse, très belle, portait comme les femmes kaloundas, une courte fazenda. Pas question d'avoir un entretien. Le prince et le docteur se regardent en riant, tandis que la princesse comme pétrifiée contemple fixement le nouvel arrivé. Peu à peu les visiteurs, princes, princesses et tous les dignitaires de Moussoumba affluent dans la hutte. La masse du commun peuple ne pouvant entrer doit se contenter de fraterniser avec les porteurs.

Le lendemain, première rencontre avec le Mouata Yamvo. Germano l'a représenté comme amical et prêt à recevoir son hôte avec une amabilité particulière. En effet, tandis que Pogge est sorti pour parcourir la ville et s'est dirigé vers l'enceinte qui enferme le campement du souverain, celui-ci apparaît assis sur la *tipoya*, sorte de litière en usage dans

le pays, entouré de beaucoup de nègres et suivi d'un chœur de musiciens. Un adjudant s'avance et engage le docteur à s'approcher ; le monarque, avec une physionomie bienveillante, lui tend la main et lui adresse un long discours, traduit par Germano, dans lequel il lui témoigne sa joie et sa reconnaissance de sa visite. Le docteur exprime aussi ses remerciements, après quoi le Mouata Yamvo le prie de se découvrir, puis d'ouvrir son parapluie. A cette vue tout Moussoumba est ivre de joie ; souverain, nobles, princes et princesses honorent l'étranger comme un empereur.

Le docteur se sent heureux d'avoir atteint son but et d'être si bien reçu, dans un pays dont le climat lui rappelle celui des étés du nord de l'Allemagne, quoique un peu moins chaud, et où règne le plus souvent par un ciel clair une brise agréable, pays vraiment beau, d'un sol fertile, partout arrosé d'eaux fraîches et abondantes.

Viennent ensuite les visites des grands du royaume (*kilolos*) chargés de présents, mais comme des enfants demandant beaucoup d'objets en échange. Le souverain est tout particulièrement heureux du don d'une robe rouge, qui fait grand effet sur ses gens, en même temps qu'elle rend souvent grand service à Pogge, en lui faisant voir de loin celui dans la dépendance duquel il se trouve ; car la volonté du Mouata Yamvo est non seulement la loi de son peuple, mais encore la règle que doivent suivre ses hôtes, qui ne peuvent ni s'éloigner, ni faire d'affaires avec personne, ni envoyer de présents à d'autres, avant qu'il l'ait permis d'une manière spéciale. La présence à Moussoumba d'un nègre de la côte, nommé Déserra, âgé de 60 ans au moins, et depuis 11 ans dans le pays où il avait fait, avec le précédent Mouata Yamvo, le commerce de l'ivoire, fournit au docteur l'occasion de recueillir, sur les institutions et les usages, maints détails que nous voudrions encore résumer pour nos lecteurs.

Au delà de Moussoumba, le docteur fit encore une expédition de chasse aux hippopotames sur les bords du Kalangi, et une excursion jusqu'à Ischinbaraka, mais le manque de place ne nous permet pas de l'y suivre ; il ne put d'ailleurs la pousser aussi loin qu'il l'eût désiré, le Mouata Yamvo lui ayant, au bout de quelques semaines, dépêché des messagers pour l'engager à revenir de bon gré, s'il ne voulait pas y être contraint.

A l'est de Moussoumba vivait jadis un chef, Tombo Mokoulo, qui avait quatre fils : l'aîné et le cadet, se dirigeant vers le nord, firent des conquêtes et fondèrent le royaume du grand chef Kanjika, nom de l'aîné. Dans le Lounda vivait le chef Yamvo dont les deux fils s'étant pris de querelle avec lui s'enfuirent, en sorte qu'il resta seul avec une fille, à

laquelle il donna le *loukano*, bracelet de bronze entouré de nerfs d'éléphant, insigne du pouvoir dont elle devait être investie après lui. En effet, à la mort du père, elle devint reine. Dans une expédition de chasse, ses gens rencontrèrent le troisième des fils de Tombo Mokoulo, habile chasseur, auquel ils persuadèrent de venir voir leur princesse. Il se rendit à leurs sollicitations, épousa la reine et règna sous le nom de Yamvo. Plusieurs guerres heureuses le mirent en possession des territoires d'un certain nombre de chefs du pays de Lounda, et ses sujets lui donnèrent le nom de Mouata Yamvo, qui signifie le grand père Yamvo. Les Kaloundas (habitants du pays de Lounda), joignant les deux noms, en ont fait Matiamvo.

Le sel manquant dans le royaume de Lounda, un Mouata Yamvo envoya pour en chercher une expédition de kilolos, qui découvrirent à l'est une région où ce condiment abondait, mais beaucoup moins belle et moins fertile que leur propre pays; craignant que leur roi ne transférât sa résidence dans le district où ils avaient trouvé le gisement de sel, ils lui dirent qu'ils n'avaient rien découvert. Un esclave les trahit, et en récompense, le Mouata Yamvo le créa kilolo, chef du territoire salinifère à conquérir, lui donna pour cela une armée avec laquelle il s'empara de cette région et s'y installa, comme chef tributaire du Mouata Yamvo, sous le nom de Mouata Kazembé.

Le royaume du Mouata Yamvo, dont le Mouata Kazembé est tributaire, est divisé en plusieurs territoires gouvernés par des chefs plus ou moins puissants, nommés *Mouatas, Monas, Monénés*, tous soumis au Mouata Yamvo, qui a le droit de disposer de ces territoires comme il lui plaît. Ses vassaux, car on peut comparer toute cette organisation à celle d'un État féodal au moyen âge, doivent lui payer tribut, lui fournir des troupes en cas de guerre et obéir à chacune de ses injonctions. Eux-mêmes vivent des contributions de leurs administrés. Ces contributions ne sont pas fixes, chaque habitant donne, selon son pouvoir, une partie de pièce de gibier, une défense d'éléphant, une peau de lion ou de léopard, des vivres, etc.; en outre il doit fournir des corvées pour construire ou réparer les habitations du chef ou pour cultiver ses plantations. Les habitants d'un village se nomment les enfants de leur chef, les relations étant tout à fait patriarcales. En général, les grands chefs envoient, une fois l'an, à Moussoumba les caravanes portant leur tribut, qui consiste en produits de leurs districts respectifs ; certains d'entre eux fournissent de l'ivoire, d'autres, comme Kazembé, du sel ou du cuivre;

ceux du nord, des objets en paille tressée ; d'autres encore, des peaux, des esclaves ; ceux qui sont les plus rapprochés de la côte, de la poudre et des étoffes pour vêtements.

Le Mouata Yamvo a auprès de lui un certain nombre de grands dignitaires et de nègres riches, libres, les kilolos. Le premier des dignitaires est une femme, la *Loukokécha,* qui règne à côté du Mouata Yamvo, sans pouvoir être mariée, car elle est censée la mère de tous les Mouatas Yamvos et de leurs enfants ; elle appelle le premier de ses esclaves son mari ; tous les grands de Moussoumba lui rendent les honneurs dus à son rang. Elle a sa cour particulière, et certains villages et districts doivent lui payer tribut. Après elle viennent les ministres du roi ; quatre d'entre eux, dont deux portent les noms de premier et de second fils de l'état, le troisième celui de fils des armes, et le quatrième celui de cuisinier de l'état, élisent le nouveau Mouata Yamvo et la nouvelle Loukokécha parmi les fils et les filles des deux premières femmes du monarque défunt. La kipanga royale change à chaque avènement ; celle du feu roi est démolie et on en construit une nouvelle. Autour de celle du Mouata Yamvo actuel, et à un quart de mille à la ronde, est répandue une population de 8 à 10,000 âmes.

La souveraineté du Mouata Yamvo est absolue ; il a droit de vie et de mort sur ses sujets, à l'exception de la Loukokécha. Cependant les kilolos doivent veiller à ce qu'il ne s'enivre ni ne fume, pour prévenir les cruautés qu'il pourrait commettre sans en avoir conscience. En revanche, personne ne peut assister aux repas du monarque sous peine de mort. Celui-ci a d'ailleurs ses cuisinières, ses docteurs fétiches, ses forgerons, ses coiffeurs, ses adjudants, ses musiciens et son bourreau qui le suit toujours afin que ses ordres reçoivent une prompte exécution.

Dans les circonstances importantes il consulte d'ordinaire la Loukokécha et ses quatre premiers ministres. En outre, chaque kilolo a le droit d'exprimer son opinion dans les assemblées du peuple.

Quant aux mœurs et aux usages, les Kaloundas sont en général bons, sociables, pacifiques ; leurs lois sont plus douces que celles des Quiocos, et l'on peut voyager chez eux en sécurité et agréablement. Il y a toutefois une distinction à faire entre ceux qui, habitant le voisinage des grandes routes de caravanes, sont devenus, par suite de leurs relations avec les trafiquants, mendiants, menteurs et voleurs, et ceux qui, n'étant pas en contact avec les mauvais éléments étrangers, ont conservé des habitudes affables et modestes.

Ils adorent un Esprit du bien, le Zambi, qui leur procure le bonheur, et en l'honneur duquel, de temps à autre, ils célèbrent des fêtes. Mais ils craignent la magie, les fétiches, les esprits des morts.

D'une grande nonchalance, ils chassent et pêchent mal, n'élèvent pas d'abeilles comme les Quiocos, ni ne savent se procurer le caoutchouc ; ils s'occupent surtout de commerce, mais font acheter le plus souvent par leurs esclaves les articles de leur trafic ; encore ne font-ils guère celui-ci que pour se procurer des objets dont ils puissent se parer.

Les grands de Moussoumba portent toujours la fazenda, et jamais des peaux de bêtes ni des tissus indigènes. Les dames riches enroulent autour de leur taille des bandes de calicot, de manière à ce qu'il en reste un bout assez long pour former une queue que porte une esclave. Les femmes arrondissent deux de leurs dents incisives supérieures et en ôtent deux inférieures ; elles se tatouent ; de même que les esclaves, elles portent les cheveux courts ; sur le front elles sont rasées de manière à avoir une place chauve en forme de pointe allongée, comme ornement. Chez les grands, la tête des enfants est souvent, dès leur naissance, serrée de manière que sa partie postérieure devienne énorme. En général les Kaloundas sont plus grands que les nègres de la côte, ils ont le teint plus clair, les lèvres moins épaisses ; ils gesticulent beaucoup en parlant, et expriment leur satisfaction ou leur gratitude par des battements de mains.

Le sol est cultivé par de pauvres femmes et par des esclaves ; à Moussoumba on récolte du manioc, des fèves, du maïs, du millet, des bananes, des cannes à sucre, des ananas, du tabac, du coton et du chanvre. Tous les légumes et les céréales d'Europe y réussiraient sans doute. Il y a deux récoltes de légumes et de maïs par an : la première en décembre, la seconde à la fin d'avril ou au commencement de mai. L'extrême fertilité du sol fait qu'on n'y connaît pas la disette. Les Kaloundas conservent sous le toit de leurs huttes des fèves sèches et des régimes de maïs ; pendant la saison des pluies, époque de la récolte, les vivres sont abondants et à bas prix ; les pauvres eux-mêmes peuvent en avoir à satiété, tandis que dans la saison sèche ils doivent se contenter de farine de manioc.

Les animaux domestiques sont la chèvre, les poules, le chien ; pas de chats, rarement des porcs ou des brebis ; le gros bétail fait défaut. Le feu roi avait un troupeau de bœufs de quelques centaines de têtes, mais, pendant l'époque de troubles qui suivit sa mort, les Kaloundas les firent périr. Le Mouata Yamvo actuel voudrait avoir des vaches pour les éle-

ver ; en tous cas, le district entier à l'est du Louloua serait bon pour le bétail.

Il n'y a pas beaucoup d'industrie. Le tissage des étoffes est peu développé ; la poterie fournit les ustensiles de cuisine ; le travail des métaux, fer et cuivre, est surtout l'affaire de Quiocos habiles circulant dans le pays. A la guerre ou à la chasse on se sert d'ordinaire de longues lances tout en fer, terminées par une pointe en forme de longue lancette ou munie d'une barbe ; les flèches sont carrées et barbelées. Il importe au chasseur que son projectile reste dans la blessure et cause à l'animal une sueur abondante, celle-ci permettant de suivre facilement la piste du gibier. Beaucoup de chasseurs d'éléphants se servent de mousquets importés de la côte, et de balles de fer fabriquées à Moussoumba. On trouve encore au chef-lieu beaucoup d'objets découpés en bois ou en ivoire. En général, le bois sert à fabriquer des ustensiles de toutes sortes de formes, des armes, des coussins, des bèches, des ornements, tout ce qui tient aux fétiches, représentés par des figures et des têtes d'hommes.

Vu la salubrité du climat et l'absence de fièvres et d'épidémies, la fécondité du sol du district entre le Louloua et le Kasserigi, mais surtout de la plaine de Moussoumba, ce pays conviendrait parfaitement aux établissements européens, qui trouveraient en outre dans les forêts le moyen de fournir à l'Europe les bois de luxe les plus beaux, en quantité inépuisable. Les bonnes relations créées par le Dr Pogge avec le souverain et les dispositions pacifiques des habitants, sont une garantie du bon accueil réservé à ceux qui viendront après lui, quand la station scientifique et hospitalière sera fondée.

BIBLIOGRAPHIE [1]

Dictionnaire abrégé de la langue fo-gbé ou dahoméenne, par *M. l'abbé Ph.-E. Courdioux.* — Un des plus grands services que puissent rendre les explorateurs de l'Afrique ou ceux qui y ont résidé, c'est d'en faire connaître les langues. Aussi la plupart des voyageurs recueillent-ils les vocabulaires des tribus dont ils visitent ou traversent

[1] On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*